

Imamura : le désir inassouvi d'un grand cinéaste

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Imamura

le désir inassouvi d'un

Deux fois lauréat d'une Palme d'or au Festival de Cannes, Shôhei Imamura, immense réalisateur, est hélas méconnu du grand public. De «La femme insecte» au récent «De l'eau tiède sous un pont rouge», une rétrospective permet d'admirer sa trajectoire et son regard d'entomologiste frénétique et cruel sur la sexualité, l'histoire et le social.

Par Laurent Asséo

Né en 1926, Shôhei Imamura fut, avec Nagisa Oshima et quelques autres, l'un de ceux qui ont révolutionné la cinématographie japonaise dans les années 60. Cette génération de réalisateurs iconoclastes fera voler en

Koji Yakusho et Misa Shimizu dans «L'anguille»

éclats bien des tabous et s'opposera à un cinéma jugé trop traditionnel, tel celui d'un Ozu (dont Imamura fut l'assistant). Grâce à cette Nouvelle Vague nipponne, le sexe, la violence, la présence charnelle du corps, l'ambivalence des désirs n'ont peut-être jamais été aussi bien représentés sur grand écran.

La femme insecte et l'homme cochon

Cinéaste de l'obsession sexuelle et du social, le jeune Imamura se révèle être avant tout un authentique et puissant naturaliste. Avec une crudité lyrique et une frénésie rageuse, il met en scène, depuis 1958, des femmes prisonnières de leur milieu, des contraintes sociales et des hommes en proie à leurs pulsions animales. Les titres de certains de ses films indiquent bien sa vision sauvage du monde – «La femme insecte» («Nippon konchuki», 1963), «Cochons et cuirassés» («Buta to gunkan», 1961) – ainsi que son attention

particulière à ce qui tourne autour du désir: «Désir effacé» («Nasumareta yokujô», 1958), «Désir inassouvi» («Hateshinaki yokubô», 1958) et le sublime «Désir meurtrier» («Akai satsui», 1964).

Ce dernier film, un chef-d'œuvre, retrace le destin bouleversé de Sadako, une mère de famille soumise violée par un voleur. La caméra tremblée d'Imamura traque les forces désirantes de ses personnages, les gros plans se rapprochent au plus près de la chair et une lumière expressionniste éclaire la cruauté des rapports humains et sociaux. Malgré la brutalité du voleur-voleur, un trouble amoureux s'immisce dans cette relation d'attirance-répulsion. Comme toujours chez Imamura, des fulgurances poétiques jaillissent du constat terrible et trivial de la réalité. Sans jamais s'embarasser de psychologie, le réalisateur parvient à restituer l'opacité des êtres. Seul revers du naturalisme pratiqué à cette époque par cet immense créateur: le recours à une symbolique parfois trop lourde, et un déterminisme un peu écrasant et schématique.

Rêve d'Amérique

En 1969 sort le très sensuel «Profond désir des dieux» («Kamigami no fukaki yokubô»), tourné dans des îles du sud du Japon. Avec cette chronique puissamment régressive, à la fois résolument réaliste et mythique,



grand cinéaste

Imamura se livre à une réflexion sur l'origine d'une société et les instincts de l'homme. Après l'échec public de ce film, Imamura crée une école de cinéma et, durant neuf ans, tourne uniquement des documentaires. Notamment l'extraordinaire et très jouissif «Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar» («Nippon sengoshi», 1970). Il y filme Madame Akaza en train de commenter avec un cynisme glouton des films d'actualités qui lui sont projetés. Dénuée de toute affinité avec les mouvements de gauche du Japon d'après-guerre, Madame Akaza ne pense qu'à s'enrichir et à se marier avec un Améri-

Avec une crudité lyrique et une frénésie rageuse, il met en scène, depuis 1958, des femmes prisonnières de leur milieu, des contraintes sociales et des hommes en proie à leurs pulsions animales.

cain. Comme à son habitude, Imamura s'intéresse aux destins d'individus restés en marge des événements qui ont marqué l'histoire officielle. Ce superbe film montre une fois de plus un cinéaste fasciné par l'énergie vitale des êtres plutôt que par leur moralité.

En 1979, Imamura revient à la fiction avec «La vengeance est à moi» («Fukushu suru wa ware ni ari»), l'un de ses films les plus sidérants qui retrace, avec une distance clinique implacable, la folle cavale d'un criminel traqué par la police. Dans les années 80, le réalisateur, qui peine toujours à produire ses films, se détourne du présent. Deux récits picaresques et bariolés, «Pourquoi pas?» («Eijanaika», 1981) et «Zegen, le seigneur des bordels» («Zegen», 1987), donnent précisément une vision bordélique et esthétisante de l'histoire du Japon. Malgré la très grande beauté de «Pourquoi pas?», le spectateur perd un peu pied devant cette fresque grouillante de monde, véritable débauche de couleurs et de costumes qui frôle

p a r -
f o i s

l'académisme décoratif. «La ballade de Narayama» («Narayama bushiko»), qui se déroule dans le milieu paysan du XIX^e siècle, reçoit la Palme d'or cannoise en 1983 et apporte ainsi une nouvelle reconnaissance au cinéaste. En 1989, Imamura revient sur le traumatisme d'Hiroshima avec «Pluie noire» («Kuroi ame»), un film en superbe noir et blanc.

Vers un retour à un classicisme plus serein

Après une nouvelle absence de quelques années sur le grand écran faute de financement, Imamura signe trois fables philosophiques et cosmiques aux accents fantastiques et burlesques. Le magnifique «L'anguille» («Unagi», 1997), qui obtient la Palme d'or de Cannes et le très beau «De l'eau tiède sous un pont rouge» («Akai hashi no shita no nurui», 2001) forment une sorte de diptyque où l'on retrouve le même couple d'acteurs. Dans ces deux films, Imamura met en scène un citoyen contraint de faire une croix sur son passé qui redécouvre la vie dans un univers plus traditionnel, véritable utopie retranchée du monde industriel. Entre ces deux œuvres, le cinéaste tourne le très stimulant «Kanzo Sensei» (1999) qui relate, sur le mode de la chronique tragi-comique, le combat effréné contre l'hépatite d'un vieux docteur pendant la Seconde Guerre mondiale.

Désormais, à plus de 70 ans, Imamura renoue avec la rigueur classique et la fluidité narrative de certains de ses prédécesseurs, tel le même Ozu dont il avait pris le contre-pied au début de sa carrière. Son regard devient plus humaniste. Son naturalisme sauvage et cru est apaisé par la peinture plus sereine, plus généreuse du monde. Si l'univers d'Imamura est toujours hanté par le chaos, ses héros échappent à la déchéance. Dans «De l'eau tiède sous un pont rouge», en particulier, la cruauté s'est muée en un sensualisme hédoniste et heureux. Désormais, l'auteur de «Désir meurtrier» semble envisager la sexualité avant tout comme une force vitale et désaliénante plutôt que comme une pulsion destructrice. ■

Cycle Shôhei Imamura. CAC-Voltaire, Genève. Du 18 février au 20 mars. Renseignements: 022 320 78 78.

Ken Loach, homme de convictions

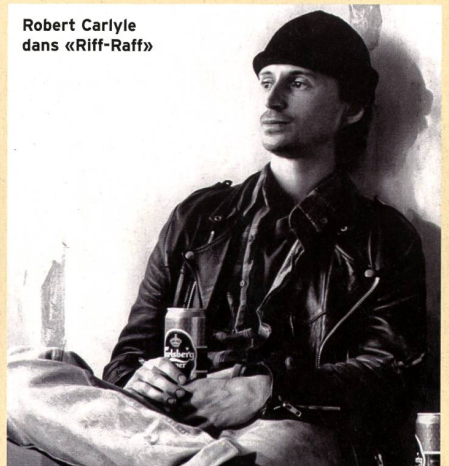
Le réalisateur anglais s'est imposé grâce à un cinéma engagé et authentique. Le CAC-Voltaire présente six de ses œuvres récentes.

Par Nathalie Margelisch

Ken Loach a passé sa vie à dénoncer les inégalités. D'abord à la télévision, puis au cinéma. En 1964, il débute comme réalisateur à la BBC où il se distingue déjà par un style très personnel, mélange de fiction et de documentaire. Efficace, cette marque de fabrique, qui fera son succès au cinéma, provoque en Angleterre de fortes réticences. Un documentaire sur la grève des mineurs en 1984 ne sera jamais diffusé à la télévision et ses films peinent à trouver des distributeurs.

En 1990, «Secret défense» («Hidden Agenda»), un thriller politique qui se passe en Irlande du Nord, obtient le Prix du jury au Festival de Cannes. Au grand dam des conservateurs anglais qui y voient un manifeste gauchiste et une attaque intolérable contre le gouvernement Thatcher. Cette reconnaissance hors d'Angleterre, et en particulier en France, permettra heureusement à Ken Loach de financer ses films et de ne pas être contraint à travailler exclusivement pour la télévision. Parfois manichéens, les films de Ken Loach restent d'une sincérité sans faille, gage d'une réelle affection pour les classes laborieuses. Ils donnent la parole à ceux qui en sont privés, ce qui permet une prise de conscience salutaire. Une œuvre d'utilité publique, à découvrir ou à redécouvrir. ■

Cycle Ken Loach. CAC-Voltaire, Genève. Du 25 février au 15 mars. «Secret défense» («Hidden Agenda»), «Riff-Raff», «Land and Freedom», «Carla's Song», «My Name Is Joe», «Du pain et des roses» («Bread and Roses»). Renseignements: 022 320 78 78.



Robert Carlyle dans «Riff-Raff»

**ENZO
& LES FILLES
6H - 9H**

ONE FM 107
LA RADIO HIT

ECOUTE, TU VAS VOIR !